

dans cet édifice unique et actuellement exposés au musée archéologique d'Igoumenitsa, plusieurs nouvelles sépultures de moindre importance ont été fouillées. Le monument funéraire était vraisemblablement destiné à une riche famille locale dont la résidence reste à découvrir. La seconde moitié de l'ouvrage réunit plusieurs contributions portant sur la villa romaine d'Agios Donatos, située à l'intérieur d'une fortification hellénistique, et dont la chronologie est débattue par B. Forsén et M. Suha (p. 299-316). E.-M. Viitanen présente les résultats obtenus sur cette villa en 2009 et propose d'en dater la construction du début du I^{er} siècle avant J.-C., ce qui en fait l'une des plus anciennes villas romaines découvertes en Grèce, les parallèles connus étant généralement datés du I^{er} ou du II^e s. ap. J.-C. (p. 243-273). Par analogie avec des villas situées en Italie, E.-M. Viitanen considère que les propriétaires appartiennent à la première vague d'installation romaine dans la région. Cette hypothèse paraît confirmée par l'étude des fragments de fresques présentée par A. Freccero (p. 274-291) qui en rapproche la décoration picturale d'édifices pompéiens (par ex. la « Maison de Cérés »). Le matériel céramique est présenté par P. Reynolds et J. Ikäheimo (p. 317-386) à côté d'autres mobiliers (bijoux, ustensiles médicaux ou de toilette, outils d'écriture, objets liés au métier à tisser, clous et autres objets métalliques) décrits par B. Forsén (p. 387-407). La contribution de B. Forsén, K. Korhonen et P. Reynolds, présentant les estampes de briques, indique une proportion élevée de briques comprenant la marque COS, laquelle se réfère probablement aux Cossinii, famille comptant selon Varon et Cicéron parmi les premiers propriétaires terriens installés en Épire et à qui il serait dès lors tentant d'attribuer la construction de la villa. Les deux dernières contributions sont dédiées à l'étude anthropologique des restes humains découverts dans les nécropoles d'Agios Donatos (M. Nikasen, p. 429-440) et de Gouriza (P. Tritsaroli, p. 441-480) et datant respectivement de l'époque médiévale tardive et de l'époque ottomane. Ce dernier article, particulièrement intéressant, identifie au sein de ce cimetière où se côtoient populations chrétiennes et musulmanes, des traits génétiques communs tels que la thalassémie et l'ostéoarthrite ; selon l'auteure, cette conclusion indique que les diversités religieuses sont apparues progressivement au sein d'une population d'origine commune, ce qui explique d'ailleurs le partage d'un lieu d'inhumation commun. Comme on le voit, ce quatrième volume de la *Thesprotia Expedition*, bien que centré sur l'époque romaine, aborde une multitude de contextes distribués sur une large chronologie ; il constitue ainsi un utile jalon dans la connaissance renouvelée de la Thesprotie.

Maria NOUSSIS

Alice WALDNER, *Die Chronologie der Kuretenstraße. Archäologische Evidenzen zur Baugeschichte des unteren Embolos in Ephesos von der lysimachischen Neugründung bis in die byzantinische Zeit*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2020. 1 vol. cartonné, 403 p., 87 pl. n/b et coul. (FORSCHUNGEN IN EPHEOS, XI/4). Prix : 179 €. ISBN 978-3-7001-8341-9.

Établir la chronologie de cet axe majeur qui relie, en diagonale par rapport au quadrillage de la ville hellénistico-romaine, le quartier de l'agora inférieure (« Tetragonos Agora ») à celui du « Staatsmarkt » ou agora supérieure, c'est en même temps préciser l'évolution urbanistique de tout ce secteur central en revenant sur la date de

plusieurs des monuments qui bordent la rue. L'excellent volume que vient de publier l'Académie autrichienne des sciences comptera donc désormais au nombre de ceux qui marquent une date essentielle dans l'histoire de ces fouilles d'Éphèse dont on vient de fêter en 2020 le 125^e anniversaire ; on le doit à la rigueur de méthode et à l'esprit de synthèse d'A. Waldner, qui a su dépasser l'analyse ponctuelle d'un abondant matériel céramique et proposer, au terme d'un réexamen des données de plusieurs monuments isolés, une vision d'ensemble de cette « rue des Courètes » – successivement voie processionnelle, rue à portiques et quartier artisanal – qu'arpentent aujourd'hui quotidiennement, en période estivale, des milliers de touristes, le plus souvent insensibles aux mille ans d'histoire de cette artère. Les premiers dégagements remontent à R. Heberdey (1904-1905) ; repris et développés par Fr. Miltner (1954-1958) avec des moyens considérables, ils furent complétés, depuis lors, notamment par H. Thür, à l'occasion de travaux ponctuels sur certaines des constructions bordant la partie inférieure de la voie. Matériel archéologique conservé dans les dépôts, photos de fouille, plans, coupes et relevés stratigraphiques exécutés par les différents membres de la mission au cours des années ont été systématiquement repris, confrontés et mis en perspective ; quelques sondages ont été ouverts également, ici ou là, au cours des campagnes de 2005 à 2008, pour compléter cette documentation et préciser certains aspects d'une stratigraphie souvent complexe. Établie dans l'ensellement existant entre le Panayırdağ et le Bülbüldağ, peu après la refondation de la ville sous le nom d'*Arsinoeia* en 294, la rue des Courètes était initialement délimitée sur son côté nord par un simple mur et n'était flanquée de monuments qu'au sud : une fontaine hellénistique, tout d'abord, dont la présente étude remonte à la fin du III^e / début du II^e siècle la date que H. Thür fixait au I^{er} siècle av. J.-C., un « *herôon* » qui a pu passer pour celui d'Androklos, le fondateur mythique de la ville, mais qui n'est pas antérieur au milieu du I^{er} siècle av. J.-C., un octogone du dernier quart du siècle, qui fut le monument funéraire d'une jeune femme où l'on a généralement reconnu Arsinoé IV, assassinée en 41 avant J.-C. à Éphèse, et une construction hexagonale grosso modo contemporaine de l'octogone, ultérieurement transformée en un nymphée qu'ornaient trois des plaques du fameux « Partherdenkmal ». Au nord, le portique qui précéda la « Kuretenhalle » ne date que de la deuxième moitié du V^e siècle, la « Kuretenhalle » elle-même du début du VI^e siècle. Plusieurs niveaux d'empierrement et de circulation de la rue ont été mis en évidence, par ailleurs, dans un sondage de W. Pietsch réalisé en 1996 (coupe stratigraphiques fig. 44) ; ils rappellent ceux qui avaient été rencontrés sur la grande rue d'Antioche, dans un contexte géographique assez semblable, au pied du Silpius (cf. J. Lassus, *Les portiques d'Antioche*, Antioch-on-the-Orontes, V, Princeton, 1972, p. 97-98, plan LV). Ces empierrements précèdent un dallage de plaques de marbre, daté du règne de Domitien par une inscription (IvE 3008) ; mais cette vaste opération d'embellissement de la voie semble avoir été conduite par phases successives dans cette partie de la ville, la « Marmorstrasse », sur laquelle débouche la rue des Courètes, remontant elle-même au règne de Néron. Un précieux catalogue de plus de 1500 tessons de céramique et de verre (p. 195-368), complété par une liste des monnaies mises au jour, établie par St. Karwiese (p. 369-375), et par des tableaux de concordance entre les différents « Fundkomplexe » de toute cette zone de la ville (p. 376-385), précède la bibliographie (p. 386-401). L'illustration, de grande qualité, est très complète : l'ensemble du matériel catalogué est dessiné et/ou photographié – une documentation

que ne manqueront pas d'exploiter, à titre de comparaison, bien des archéologues fouillant dans ces provinces orientales du monde romain. Jean Ch. BALTY

Antoine HERMARY, Martin SCHMID, avec une contribution de Jean-Claude BESSAC, *Amathonte VII, Le temple de l'Aphrodite chypriote*. Athènes, École française d'Athènes, 2020 (2021). 1 vol. broché, 29,7 x 21 cm, 354 p., 426 fig. n/b et couleur, 2 planches en couleurs, 1 plan hors texte (ÉTUDES CHYPRIOTES, 21). Prix : 60 €. ISBN 978-2-86958-463-1.

L'acropole d'Amathonte doit sa notoriété aux vases de calcaire monumentaux d'époque chypro-archaïque qui y furent découverts au début des années 1860 et à l'entrée au Louvre du plus complet d'entre eux, en 1866, à la suite de la mission de M. de Vogüé. Entre 1976 et l'an 2000, l'École française d'Athènes y a mené une vingtaine de campagnes, travaux dont rendent compte plusieurs rapports préliminaires parus dans le *BCH*. Dès le milieu du VIII^e s. av. J.-C., l'acropole a abrité un important sanctuaire consacré à la « Grande Déesse », assurément Aphrodite *Kypria* à partir de la fin du IV^e s. av. J.-C. (dédicaces d'Androklès, le dernier roi d'Amathonte), mais ses aménagements successifs ont été occultés par la construction au tournant des VI^e-VII^e s. d'une église et d'une cour à portiques dotée de citernes. L'étude des rares vestiges enfouis ayant survécu à cette réaffectation du sanctuaire païen (grotte, *bothros*), ainsi que celle du mobilier conservé et des matériaux réemployés dans le complexe paléochrétien a néanmoins permis d'en restituer l'histoire durant plus d'un millénaire. Un premier ouvrage publié en 2006 par Sabine Fourrier et Antoine Hermary, *Amathonte VI. Le sanctuaire d'Aphrodite, des origines au début de l'époque impériale*, en présentait les principaux témoignages archéologiques antérieurs au tournant de l'ère (AC 82 [2013], p. 641-642). Ce nouveau volume est consacré à un temple romain construit dans ce sanctuaire dans le dernier quart du I^{er} s. et entièrement démantelé à l'époque byzantine. L'ouvrage, solidement charpenté, est organisé en quatre chapitres clairement délimités : après l'historique des fouilles et des études et la présentation de la chronologie du temple par A. Hermary (p. 13-28), M. Schmid assure la plus grosse partie du volume avec une étude architecturale exemplaire du bâtiment, comprenant une description des vestiges conservés *in situ* et en remploi, des propositions de restitution d'une grande clarté, une étude des tracés régulateurs et de la métrologie de l'édifice (p. 29-214) ; suivent une étude technique de la production et de la mise en œuvre des blocs par J.-C. Bessac (p. 215-267) et un chapitre analytique, comparatif et conclusif comprenant en particulier une étude approfondie des chapiteaux locaux « nabatéens » du temple par A. Hermary (p. 269-301). Les questions architecturales dominent, servies par d'excellents relevés et une présentation élégante des états restitués. Le bâtiment prostyle tétrastyle de c. 32 m sur 15,12 m reposait sur une crépis à trois degrés ; il était accessible par un escalier axial de la largeur de l'entraxe central du portique de façade, construit en débord de plus de 2 m devant elle. La construction en calcaire local recourait à un ordre associant des chapiteaux chypriotes de type nabatéen à un entablement de tradition ionique (en élévation externe comme interne, avec frises à trois fascas, étrangement de hauteur décroissante du bas vers le haut). Pour la restitution volumétrique, la présence d'un opisthodomé peu profond (2,38 m) et celle